

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Georges Brossard et Barbara Kahle, Daniel Castillo Durante,
Fred Dompierre**

Yvon Paré

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2016). Compte rendu de [Georges Brossard et Barbara Kahle, Daniel Castillo Durante, Fred Dompierre]. *Lettres québécoises*, (163), 38–39.

☆☆☆

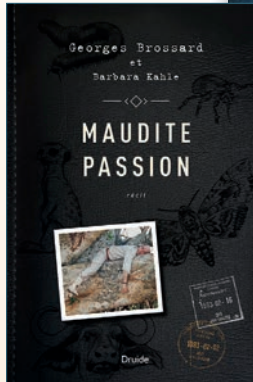
GEORGES BROSSARD ET BARBARA KAHLE

Maudite passion

Montréal, Druide, coll. « Reliefs », 2016, 200 p., 19,95 \$.

Les héros existent et ils vivent parmi nous

Georges Brossard est un aventurier, un chasseur d'insectes à l'origine de *l'Insectarium de Montréal* et de plusieurs établissements similaires dans le monde.



GEORGES BROSSARD ET BARBARA KAHLE

L'homme est habité par une obsession qui le fait courir partout sur la planète, jour et nuit, pour capturer des insectes et trouver des espèces rares. Il est à l'origine du film québécois *Le papillon bleu* qui s'est attiré des louanges. L'entomologiste est connu partout et son enthousiasme est contagieux.

Notaire dans les premières années de sa vie d'adulte (on ne peut que sourire à cette idée), il n'hésite jamais à partir pour un lieu où il risque de débusquer des espèces rares. Son épouse l'a suivi au début dans ses expéditions, moins maintenant à cause des enfants, les petits *coucou*s qui demandent toute son attention. Une vie passionnante, mais aussi des départs déchirants, des abandons et des regrets quand il monte dans l'avion. Il souffre, regrette, mais il y a la chasse, ces insectes qui ne demandent qu'à être trouvés. Un désir plus fort que tout.

AFRIQUE

Brossard reçoit une invitation d'un riche propriétaire d'Afrique du Sud. Celui-ci possède un ranch où les insectes s'établissent pour des vacances. Un séjour de rêve. Sauf que rien ne va comme prévu quand le Québécois débarque avec armes et bagages. Notre chasseur se retrouve dans une cabane où l'on hésiterait à remiser ses outils. Le millionnaire a vécu des déboires financiers et il a tout perdu.

Brossard devra vivre à la dure, loin de tout, dans des conditions pénibles, chassant quand même les insectes qui restent discrets, on le sait, car ils préfèrent les sorties de nuit. Notre passionné surveille les excréments des animaux, fuit des bêtes dangereuses, garde son enthousiasme même s'il maigrit à vue d'œil. Il pratique un sport extrême qui exige toutes ses énergies, arrive mal à dormir à cause de la chaleur et des expéditions nocturnes.

Tout finit bien. Un voisin le prend sous son aile et l'invite dans sa propriété, un véritable paradis pour les humains et les insectes. Il terminera son séjour au pays de Mandela dans des conditions idéales.

FRANCHISE

Brossard se dit corps et âme, y laisse presque sa raison et sa santé. Tout cela pour nous faire connaître le merveilleux monde des insectes, qui jouent un rôle essentiel sur notre planète.



Les insectes sont des producteurs : ils produisent le miel, la cire, la soie, la gomme-laque (shellac), les teintures et moult produits bénéfiques à toutes les populations et économies mondiales. Ce sont des

animaux pollinisateurs, ce sont eux qui assurent la fécondation des plantes mâles et femelles, et ce, dans une proportion de 90 pour cent ! Sans les insectes, le sol serait jonché de matières fécales, de corps morts animaux ou végétaux, et les risques de maladie et de contamination seraient augmentés. Les insectes s'attaquent à ces matières nocives, les consomment, les assimilent et les retournent au sol sous forme de matière première, contribuant ainsi de beaucoup au contenu organique de la terre. Vus sous cet angle, les insectes sont des vidangeurs et des recycleurs. (p. 95)

Un livre qui m'a fait ouvrir les yeux sur un univers qui ne m'attire guère. J'aime les oiseaux et les mammifères, mais j'ai un peu de mal avec *les bibittes*. Surtout qu'une colonie de fourmis charpentières cherche à s'installer dans un mur de notre maison et que nous refusons la garde partagée.

Cet agité arrive à nous faire regarder notre environnement d'une autre façon. Un véritable roman d'aventures, de ceux que l'on ne veut pas quitter parce que Brossard est attachant, un peu fou et capable de tous les risques. Il souffre, il a mal, mais rebondit continuellement. C'est le propre des héros.

☆☆☆

DANIEL CASTILLO DURANTE

Étrangers de A à Z

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbérations », 2016, 132 p., 24 \$.

Pas facile de laisser le passé derrière soi

Les migrations, les départs et les retours font partie de l'univers de Daniel Castillo Durante. Que ce soit dans ses romans ou dans des textes courts, voilà le fil qu'il ne cesse de tirer vers lui.

Dans *Étrangers de A à Z*, Castillo Durante retrouve ses thèmes de prédilection : la famille, l'errance, les abandons et la fuite des pères que le fils veut souvent retrouver pour le meilleur et le pire. Les femmes s'occupent de ces garçons en manque de références masculines qui n'arrivent que rarement à trouver une forme d'équilibre. C'est le sujet de ses grands romans : *La passion des nomades* ou *Un café dans le Sud*. Le père, quand on réussit à l'approcher, est particulièrement dur

et insensible. Étrangement, jamais cet abandon ne semble toucher les filles... Plus, elles n'existent pas.

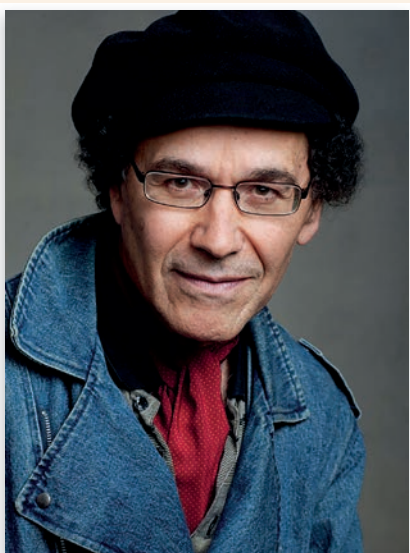
C'est une situation que plusieurs écrivains d'origine sud-américaine abordent. Ils semblent n'en avoir jamais fini avec le père, surtout dans des pays typés comme l'Argentine, le Pérou ou le Brésil. Ce qui est nouveau dans les microrécits de Castillo Durante : la méchanceté des pères, leur sadisme même.



Or, pourquoi avoir ouvert son iPad Air au lieu d'admirer la façade rose de l'église La Parroquia sous les derniers rayons du soleil au cœur de la ville coloniale ? L'étouffement économique de son fils déclençait chez lui une sorte de jouissance vindicative dont il avait de plus en plus de mal à se passer. À force de retenir les cordons de sa bourse, les plaisirs de papa ne pouvaient plus être que sadiques. (p. 23)



Castillo Durante travaille comme un musicien qui reprend sans cesse un motif pour en montrer la couleur ou les aspects. Chaque reprise lui permet de trouver des angles et des reflets demeurés dans l'ombre jusqu'à maintenant.



DANIEL CASTILLO DURANTE

ABANDON

Les histoires d'amour laissent les femmes dans la misère, avec un enfant qu'il faut nourrir en exécutant les corvées les plus humiliantes. Tout comme chez Kokis, elles ne trouvent de statut social que par l'homme, ce mâle qui possède tous les droits. Brisée, sans espoir, aigrie, elle devient acariâtre et vindicative, incite le fils à soutirer de l'argent au père. L'enfant est souvent utilisé et manipulé. Les fils deviennent des nomades, peu importe l'endroit où ils vivent, font tout pour trouver un sens à leur dérive intérieure. L'enfance laisse des blessures qui ne se referment jamais.

Extrêmement troublant le portrait qu'esquisse Castillo Durante des hommes et des femmes. Ces traits prennent d'autant plus d'importance dans ces courts textes (il y en a soixante-trois) qui viennent comme une véritable mitraille. J'ai dû interrompre souvent ma lecture, ayant l'impression d'être la cible d'un tireur acharné.

Castillo Durante est un écrivain ne cessant d'explorer une enfance qui le hante, un pays qu'il a quitté, oscillant entre le Nord et le Sud, entre le passé et le présent. C'est peut-être la condamnation des migrants que de devoir transporter leur histoire sur leurs épaules sans jamais pouvoir s'en débarrasser.



FRED DOMPIERRE

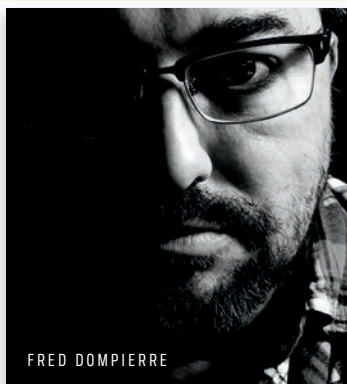
Fred Fred, homo nihilis au café du coin

Illustrations de l'auteur

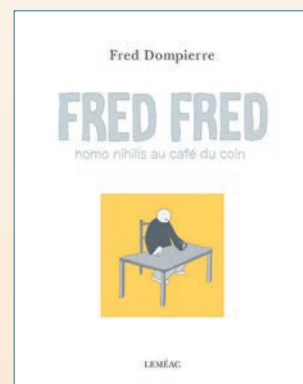
Montréal, Leméac, 2016, 96 p., 15,95 \$.

La fatalité peut étouffer certains personnages

Ce court récit s'attarde à un personnage qui ne trouve nulle part sa place. Il dérive dans la ville comme dans sa tête, seul, sans jamais trouver d'ancrage à sa vie.



FRED DOMPIERRE



Ce texte illustré ne m'a guère emballé, même s'il y a un ton, un regard et une manière de raconter une existence qui s'étirole dans l'apathie. Parce qu'un *homo nihilis* traîne son corps comme un poids, n'arrive jamais à s'élever au-dessus du quotidien et à se passionner pour autre chose que lui-même. Il est celui que l'on ne voit pas, qui erre dans les parcs ou au café, longe les murs et ne parle à personne.



L'homo nihilis, c'est quelqu'un qui vit avec un gros trou au fond de la poitrine. Un trou qu'il faut combler avec du vide ultralourd pour se sentir un peu plus léger. (p. 34)

L'homme reste à l'écart même quand il tente de se trouver un emploi. Une tâche au-dessus de ses forces. Il revient dans les mêmes lieux, hante les mêmes parcours. Une sorte de fatalité lui colle au dos avec sa chemise râpée.

De petites trouvailles parfois, pas souvent, un regard empreint d'une certaine originalité.



J'ai une tante qui vient de mourir. Emphysème. Des années de souffrance viennent de s'éteindre d'un seul coup. Comptez le nombre de fois par jour où vous inspirez et imaginez chacune de ces respirations avec un éléphant sur la poitrine. (p. 76)

Et les illustrations... Banales, un peu déprimantes. Surtout que son personnage ressemble à un gros bonhomme Pillsbury qui se perd dans ses ronds et qui ne semble intéressé que par son nombril. J'avoue ! Je me suis ennuyé à la lecture et les illustrations ne m'ont pas tellement inspiré. Le livre est mince et c'est un exploit que d'aller aussi loin dans la négation et l'impuissance.